

Roméo Et Juliette
Adaptation pour le groupe Lycées Passion 2016/2017

TOUS : Roméo et Juliette en deux temps trois mouvements.

BARCAROLLE + NOIR

CAPULET- (Au valet.) Holà, maraud ! tu vas te démener à travers notre belle Vérone ; tu iras trouver les personnes dont les noms sont écrits ici, et tu leur diras que ma maison et mon hospitalité sont mises à leur disposition.

LE VALET, les yeux fixés sur le papier – Trouver les gens dont les noms sont écrits ici ? Il est écrit... on veut que j'aille trouver les personnes dont les noms sont écrits ici, quand je ne peux même pas trouver quels noms a écrits ici l'écrivain ! Il faut que je m'adresse aux savants...
Heureuse rencontre !

Entrent Roméo, Benvolio et Mercutio.

Le Valet. – Dieu vous donne le bonsoir !... Dites-moi, monsieur savez-vous lire ?

Roméo. – Oui, si j'en connais les lettres et la langue.

Le Valet. – Vous parlez congrûment. Le ciel vous tienne en joie ! (Il va pour se retirer)

Roméo, le rappelant. – Arrête, l'ami, je sais lire. (Il prend le papier des mains du valet et lit :) “Le signor Martino, sa femme et ses filles ; le comte Anselme et ses charmantes sœurs ; la veuve du signor Vitruvio ; le signor Placentio et ses aimables nièces ; Mercutio et son frère valentin ; mon oncle Capulet, sa femme et ses filles ; ma jolie nièce Rosaline ; Livia ; le signor Valentio et son cousin Tybalt ; Lucio et la vive Héléna.” (Rendant le papier.) Voilà une belle assemblée. Où doit-elle se rendre ?

Le Valet. – Là-haut.

Roméo. – Où cela ?

Le Valet. – Chez nous, à souper

Roméo. – Chez qui ?

Le Valet. – Chez mon maître.

Roméo. – J'aurais dû commencer par cette question.

Le Valet. – Je vais tout vous dire sans que vous le demandiez : mon maître est le grand et riche Capulet ; si vous n'êtes pas de la maison des Montagues, je vous invite à venir chez nous faire sauter un cruchon de vin... Dieu vous tienne en joie ! (Il sort.)

Benvolio. – C'est l'antique fête des Capulets !
(Impro de Mercutio qui lance l'idée d'aller à la fête et sortie des 3)

I3

Lady Capulet. – Nourrice, où est ma fille ? Appelle-la.

La Nourrice. – Eh ! par ma virginité de douze ans, je lui ai dit de venir... (Appelant.) Allons, mon agneau ! allons, mon oiselle ! Dieu me pardonne !... Où est donc cette fille ?... Allons, Juliette !

Juliette. – Eh bien, qui m'appelle ?

La Nourrice. – Votre mère.

Juliette. – Me voici, madame. Quelle est votre volonté ?

Lady Capulet. – Voici la chose... Nourrice, laisse-nous un peu ; nous avons à causer en secret... Non, reviens, nourrice ; je me suis ravisée, tu assisteras à notre conciliabule. Tu sais que ma fille est d'un joli âge.

La Nourrice. – Ma foi, je puis dire son âge à une heure près.

Lady Capulet. – Elle n'a pas quatorze ans.

La Nourrice. – Je parierais quatorze de mes dents, et, à ma grande douleur je n'en ai plus que quatre, qu'elle n'a pas quatorze ans... Entre tous les jours de l'année, c'est précisément la veille au soir de la Saint-Pierre-ès-Liens qu'elle aura quatorze ans. Je m'en souviens bien, précisément ce jour-là ; car j'avais mis de l'absinthe au bout de mon sein et alors qu'elle...

Lady Capulet. – En voilà assez ; je t'en prie, tais-toi.

La Nourrice. – Oui, madame ; pourtant je ne peux pas m'empêcher de rire quand je songe qu'elle cessa de pleurer lorsqu'au bout de...

Juliette. (la coupant)– Arrête-toi donc aussi, je t'en prie, nourrice !

La Nourrice. – Paix ! j'ai fini. Tu étais le plus joli poupon que j'aie jamais nourri ; si je puis vivre pour te voir marier un jour, je serai satisfaite.

Lady Capulet : – Voilà justement le sujet dont je viens l'entretenir... Dis-moi, Juliette, ma fille, quelle disposition te sens-tu pour le mariage ?

Juliette. – C'est un honneur auquel je n'ai pas même songé.

La Nourrice. – Un honneur ! Si je n'étais pas ton unique nourrice, je dirais que tu as sucé la sagesse avec le lait.

Lady Capulet. – Eh bien, songez au mariage, dès à présent ; de plus jeunes que vous, dames fort estimées, ici à Vérone même, sont déjà devenues mères ; si je ne me trompe, j'étais mère moi-même avant l'âge où vous êtes fille encore. En deux mots, voici : le vaillant Pâris vous recherche pour sa fiancée.

La Nourrice. – Voilà un homme, ma jeune dame !

Lady Capulet. – Qu'en dites-vous ? pourriez-vous aimer ce gentilhomme ? Ce soir vous le verrez à notre fête. Ainsi, en l'épousant, vous aurez part à tout ce qu'il possède...

Juliette. – Je verrai à l'aimer, S'il suffit de voir pour aimer !

Le Valet. – Madame, les invités sont venus, le souper est servi ; on vous appelle ; on demande mademoiselle ; on maudit la nourrice à l'office ; et tout est terminé. Il faut que je m'en aille pour servir ; je vous en conjure, venez vite.

Lady Capulet. – Nous te suivons. Juliette, le comte nous attend.

I5

GAVOTTE

Capulet. – Messieurs, soyez les bienvenus ! Celles de ces dames qui ne sont pas affligées de cors aux pieds vont vous donner de l'exercice !... Ah ! ah ! mes donzelles ! qui de vous toutes refusera de danser à présent ? Celle qui fera la mijaurée, celle-là, je jurerai qu'elle a des cors ! J'ai vu le temps où, moi aussi, je savais chuchoter à l'oreille des belles dames de ces mots qui les charment.

REPRISE GAVOTTE

Capulet.-Vous êtes les bienvenus, messieurs... Allons, musiciens, jouez ! Salle nette pour le bal ! Qu'on fasse place ! En avant, jeunes filles ! Et que tout le monde s'amuse !

TURN DOWN FOR WHAT et rencontre de Roméo et Juliette. Ils s'embrassent.

Tybalt.- C'est lui, c'est ce misérable Roméo, un montaigu, venu nous narguer et nous insulter.

Mercutio. - la fête est finie ! Benvo, on s'arrache.

Nourrice. - Juliette, ma Juliette, qu'as-tu fait là ?

Juliette. - Nourrice, je ne connais même pas son nom.

Nourrice.- N'as-tu rien entendu ? Son nom est Roméo ; c'est un Montague, le fils unique de votre grand ennemi.

Juliette. – Mon unique amour émane de mon unique haine !

II,1 **BENVOLIO**. - Roméo ! mon cousin Roméo !

MERCUTIO. - Il a fait sagement. Sur ma vie, il s'est esquivé pour gagner son lit.

BENVOLIO. - Il a couru de ce côté et sauté par-dessus le mur de ce jardin. Appelle-le, bon Mercutio.

MERCUTIO. - Je ferai plus ; je vais le conjurer. Roméo ! caprice ! frénésie ! passion ! amour ! apparais-nous sous la forme d'un soupir ! Dis seulement un vers, et je suis satisfait ! Crie seulement hélas ! accouple seulement amour avec jour ! Rien qu'un mot aimable pour ma commère Vénus ! Rien qu'un sobriquet pour son fils, pour son aveugle héritier, le jeune Adam Cupid, celui qui visa si juste, quand le roi Cophetua s'éprit de la mendicante !... Il n'entend pas, il ne remue pas, il ne bouge pas. Il faut que ce babouin-là soit mort : évoquons-le. Roméo, je te conjure par les yeux brillants de ton aimée, par sa lèvre écarlate, par son pied mignon, par sa jambe svelte, par sa cuisse frémissante: apparais-nous sous ta propre forme !

BENVOLIO. - S'il t'entend, il se fâchera... Allons ! il s'est enfoncé sous ces arbres pour y chercher une nuit assortie à son humeur. Son amour est aveugle, et n'est à sa place que dans les ténèbres.

MERCUTIO. - Si l'amour est aveugle, il ne peut pas frapper le but... Sans doute Roméo s'est assis au pied d'un pêcher, pour rêver qu'il le commet avec sa maîtresse. Bonne nuit, Roméo ... Je vais

trouver ma chère couchette ; ce lit de camp est trop froid pour que j'y dorme. Eh bien, partons-nous ?

BENVOLIO. - Oui, partons ; car il est inutile de chercher ici qui ne veut pas se laisser trouver (*Ils sortent.*)

II,2

JULIETTE. - ô Roméo ! Roméo ! pourquoi es-tu Roméo ? Renie ton père et abdique ton nom ; ou, si tu ne le veux pas, jure de m'aimer, et je ne serai plus une Capulet.

ROMÉO, à part. - Dois-je l'écouter encore ou lui répondre ?

JULIETTE. - Ton nom seul est mon ennemi. Tu n'es pas un Montague, tu es toi-même. Oh ! sois quelque autre nom ! Roméo, renonce à ton nom ; et, à la place de ce nom qui ne fait pas partie de toi, prends-moi tout entière.

ROMÉO. - Je te prends au mot ! Appelle-moi seulement ton amour et je reçois un nouveau baptême : désormais je ne suis plus Roméo.

JULIETTE. - Comment es-tu venu ici, dis-moi ? Considère qui tu es : ce lieu est ta mort, si quelqu'un de mes parents te trouve ici.

ROMÉO. - J'ai escaladé ces murs sur les ailes légères de l'amour. voilà pourquoi tes parents ne sont pas un obstacle pour moi.

JULIETTE. - Quel guide as-tu donc eu pour arriver jusqu'ici ?

ROMÉO. - L'amour !

JULIETTE Je ne puis goûter cette nuit toutes les joies de notre rapprochement ; il est trop brusque, trop imprévu, trop subit... Bonne nuit.

ROMÉO. - Oh ! vas-tu donc me laisser si peu satisfait ?

JULIETTE. - Quelle satisfaction peux-tu obtenir cette nuit ?

ROMÉO. - Le solennel échange de ton amour contre le mien.

JULIETTE. - Mon amour ! je te l'ai donné avant que tu l'aies demandé. (*On entend la voix de la nourrice.*) J'entends du bruit dans la maison. Cher amour, adieu ! J'y vais, bonne nourrice ! ... Trois mots encore, cher Roméo, Si l'intention de ton amour est honorable, si ton but est le mariage, fais-moi savoir demain, par la personne que je ferai parvenir jusqu'à toi, et je te suivrai jusqu'au bout du monde !

LA NOURRICE- Madame !

JULIETTE. - J'y vais ! tout à l'heure ! Mais si ton arrière-pensée n'est pas bonne, je te conjure ...

LA NOURRICE, derrière le théâtre. - Madame !

JULIETTE. - À l'instant ! J'y vais ! ..., de cesser tes instances et de me laisser à ma douleur...

ROMÉO. - Mon amour ...

JULIETTE. - Mille fois bonne nuit !

II,3

Roméo reste en scène ne sachant pas quoi faire. Il va chercher un livre en coulisses, revient et lit : « Acte 2 scène 3, dans la cellule de frère Laurence, Roméo frappe à la porte ». Il regarde autour de lui pour trouver une porte. Son de 3 coups frappés à une porte. Roméo reste hébété, puis il lève une main et tape 3 coups dans le vide synchro cette fois avec la bande son.

ROMÉO. - c'est vraiment n'importe quoi cette pièce...

ROMÉO. - Bonjour père.

LAURENCE. - Quelle voix matinale me salue? je devine que notre Roméo ne s'est pas couché cette nuit.

ROMÉO. - C'est vrai mais mon repos n'en a été que plus doux.

LAURENCE. - Dieu pardonne au pécheur ! Mais où as-tu été alors ?

ROMÉO. - Je me suis trouvé à la même fête que mon ennemi : Apprends-le donc tout net, j'aime d'un amour profond la fille charmante du riche Capulet. Je t'en prie, consens à nous marier aujourd'hui même.

LAURENCE. - Par saint François ! quel changement ! Ah ! l'amour des jeunes gens n'est pas vraiment dans le cœur, il n'est que dans les yeux.

ROMÉO. - Je t'en prie, ne me gronde pas : celle que j'aime me rend faveur pour faveur, et amour pour amour .

LAURENCE. une raison me décide à t'assister: cette union peut, par un heureux effet, changer en pure affection la rancune de vos familles.

ROMÉO. - Oh ! partons : il y a urgence à nous hâter.

LAURENCE. - Allons sagement et doucement : trébuche qui court vite.

II,4

MERCUTIO. – Où diable ce Roméo peut-il être ? Est-ce qu'il n'est pas rentré cette nuit ?

BENVOLIO. – Non, pas chez son père ; j'ai parlé à son valet. Tybalt, le parent du vieux Capulet, lui a envoyé une lettre chez son père.

MERCUTIO. – Hélas ! pauvre Roméo ! il est déjà mort. Est-ce là un homme en état de tenir tête à Tybalt ?

Benvolio. – Eh ! qu'est-ce donc que ce Tybalt ?

Mercutio. – Plutôt le Prince des tigres que des chats, je puis vous le dire. C'est un duelliste, un gentilhomme de première salle, qui ferraille pour la première cause venue. (Il se met en garde et se fend.) Oh ! la botte immortelle ! la riposte en tierce ! touché !

Benvolio. – Voici Roméo !

Mercutio. Signor Roméo, bonjour ! À votre culotte française le salut français !

Roméo. – Salut à tous deux !

Entre la nourrice.

Mercutio. – Une voile !

La **Nourrice.** (elle fait tomber son éventail) Oh Mon éventail !

Mercutio. – oh oui, cache ton visage, ton éventail est moins laid.

La **Nourrice.** – Dieu vous donne le bonjour, mes gentilshommes !

Mercutio. – Dieu vous donne le bonsoir ma gentille femme !

La **Nourrice.** – C'est donc déjà le soir ?

Mercutio. – Oui, déjà, je puis vous le dire, car l'index libertin du cadran est en érection sur midi.

La **Nourrice.** – Diantre de vous ! quel homme êtes-vous donc ?

Roméo. – Un mortel, gentille femme, que Dieu créa pour se faire injure à lui-même.

La **Nourrice.** – Bien répondu, sur ma parole ! Messieurs, quelqu'un de vous saurait-il m'indiquer où je puis trouver le jeune Roméo ?

Roméo. Je suis le plus jeune de ce nom là

La **Nourrice.**, – Si vous êtes Roméo, monsieur, je désire vous faire une courte confidence.

Benvolio. – Elle va le convier à quelque souper.

Mercutio. – Une maquerelle ! une maquerelle ! Taïaut !

Roméo, à **Mercutio.** – paix, Mercutio, n'as-tu pas fini ?

Mercutio – Adieu, antique dame, adieu, madame, adieu, madame. (Sortent Mercutio et Benvolio.).

La **Nourrice.** – Oui, Morbleu, adieu ! Dites-moi donc quel est cet impudent fripier ?

Roméo. – C'est un gentilhomme qui aime à s'entendre parler, et qui en dit plus en une minute qu'il ne pourrait en écouter en un mois.

La **Nourrice.** ma jeune maîtresse m'a chargée d'aller à votre recherche. Mais d'abord laissez-moi vous déclarer que, s'il vous arrivait de jouer double jeu avec elle, ce serait un procédé très mesquin.

Roméo. – Nourrice, recommande-moi à ta maîtresse. Dis-lui de trouver quelque moyen d'aller à confesse cette après-midi ; c'est dans la cellule de frère Laurence qu'elle sera mariée. Voici pour ta peine. (Il lui offre sa bourse.)

La **Nourrice.** – Non vraiment, monsieur, pas un denier !

Roméo. – Allons ! il le faut, te dis-je.

La **Nourrice**, prenant la bourse. – Cette après-midi, monsieur ? Bon, elle sera là.

II,5

Juliette fait les cent pas en attendant le retour de la nourrice

Juliette. – Mon Dieu, la voici enfin... ô nourrice de miel, l'as-tu trouvé ?

La **Nourrice.** – Je suis épuisée ; laisse-moi respirer un peu. Ah ! que mes os me font mal !

Juliette. – Allons, je t'en prie, parle ; bonne nourrice.

La **Nourrice.** – Eh bien, courez de ce pas à la cellule de frère Laurence : un mari vous y attend pour faire de vous sa femme. Courez à l'église. ah je m'épuise pour votre plaisir...

Juliette. – Honnête nourrice !

DANSE MARRY YOU

III,1

une rue de Vérone

Benvolio. – Je t'en prie, bon Mercutio, retirons-nous ; la journée est chaude ; les Capulets sont dehors, et, si nous les rencontrons, nous ne pourrions pas éviter une querelle : car, dans ces jours de chaleur, le sang est furieusement excité !

Mercutio. – Tu m'as tout l'air d'un de ces gaillards qui, dès qu'ils entrent dans une taverne, me flanquent leur épée sur la table en disant : Dieu veuille que je n'en aie pas besoin ! et qui à peine la seconde rasade a-t-elle opéré, dégainent

Benvolio. – Moi ! j'ai l'air d'un de ces gaillards-là ?

Mercutio. – Oui, s'il existait deux êtres comme toi, nous n'en aurions bientôt plus un seul, car l'un tuerait l'autre. Tu t'es querellé avec un homme qui toussait dans la rue, parce qu'il avait réveillé ton chien endormi au soleil. Et c'est toi qui me fais un sermon contre les querelles !

Benvolio. – Si j'étais aussi querelleur que toi, je céderais ma vie (coupé par mercutio)

Mercutio. – Sur ma tête, voici Tybalt !

Tybalt. Bonsoir messieurs : un mot à l'un de vous.

Mercutio. – Rien qu'un mot ? Accouplez-le à quelque chose : donnez le mot et le coup.

Tybalt. – Vous m'y trouverez assez disposé, messire, pour peu que vous m'en fournissiez l'occasion.

Mercutio. – Ne pourriez-vous pas prendre l'occasion sans qu'on vous la fournît ?

Benvolio. – Mercutio...

Tybalt. – Mercutio, tu es de concert avec Roméo...

Mercutio. – De concert ! Comment ! nous prends-tu pour des ménestrels ? Si tu fais de nous des ménestrels, prépare-toi à n'entendre que désaccords. (Mettant la main sur son épée.) Voici mon archet ; voici qui vous fera danser, sangdieu, de concert !

Benvolio. – Nous parlons ici sur la promenade publique ; séparons-nous.

Mercutio. – aucune volonté humaine ne me fera bouger !

Tybalt, à Mercutio. – Allons, la paix soit avec vous, messire ! (Montrant Roméo.) Voici mon homme. Roméo, l'amour que je te porte ne me fournit pas de terme meilleur que celui-ci : Tu es un infâme !

Roméo. – Tybalt, les raisons que j'ai de t'aimer me font excuser la rage qui éclate par un tel salut... Je ne suis pas un infâme... Ainsi, adieu : je vois que tu ne me connais pas. (Il va pour sortir)

Tybalt. – Ceci ne saurait excuser les injures que tu m'as faites : tourne-toi donc, et en garde !

Roméo. – Je proteste que je ne t'ai jamais fait injure, et que je t'aime d'une affection dont tu n'auras idée que le jour où tu en connaîtras les motifs... Ainsi, bon Capulet, tiens-toi pour satisfait.

Mercutio. – Ô ignoble soumission ! Une estocade pour réparer cela ! (Il met l'épée à la main.)

Tybalt, tueur de rats, voulez-vous faire un tour ?

Tybalt. – Que veux-tu de moi ?

Mercutio. – Rien, bon roi des chats, rien qu'une de vos neuf vies ; celle-là, j'entends m'en régaler, me réservant, selon votre conduite future à mon égard, de mettre en hachis les huit autres.

Tybalt, l'épée à la main. – Je suis à vous.

Roméo. – Mon bon Mercutio, remets ton épée.

Mercutio, à Tybalt. – Allons, messire, votre meilleure passe ! (Ils se battent.)

DANSE DE COMBAT. TYBALT TUE MERCUTIO. ROMEO TUE TYBALT

Benvolio. – Fuis, Roméo, va-t'en ! Le Prince va te condamner à mort, va-t'en ! fuis !

Entre la foule

Lady Capulet, se penchant sur le corps. – Tybalt, mon neveu !... Oh ! l'enfant de mon frère ! Oh ! Prince !... Oh ! mon neveu !... C'est le sang de notre cher parent qui a coulé !... Prince, si tu es juste, verse le sang des Montagues pour venger notre sang...

Le Prince. – Benvolio, qui a commencé cette rixe ?

Benvolio. – Tybalt, que vous voyez ici, tué de la main de Roméo. Tybalt sourd aux paroles de paix de Roméo, a brandi la pointe de son épée contre la poitrine de l'intrépide Mercutio. Roméo qui criait « Arrêtez, amis ! amis, séparez-vous » depuis un instant n'écoute plus que la vengeance. En le voyant tomber, Roméo s'est enfui. Que Benvolio meure si telle n'est pas la vérité !

Lady Capulet, désignant Benvolio. – Il est parent des Montagues ; l'affection le fait mentir, il ne dit pas la vérité ! Je demande justice, fais-nous justice, Prince. Roméo a tué Tybalt ; Roméo ne doit plus vivre.

Le **Prince**. Et, pour cette offense, nous l'exilons sur le champ. Emportez ces corps !

III,2 chambre de Juliette

La Nourrice. – Tybalt n'est plus, et Roméo est banni ! Roméo, qui l'a tué, est banni.

Juliette. – ô mon Dieu ! Est-ce que la main de Roméo a versé le sang de Tybalt ?

La Nourrice. – Il n'y a plus à se fier aux hommes . Honte à Roméo !

Juliette. – Que ta langue se couvre d'ampoules après un pareil souhait

La Nourrice. – Pouvez-vous dire du bien de celui qui a tué votre cousin ?

Juliette. – Dois-je dire du mal de celui qui est mon mari ? Roméo est banni, prononcer seulement ces mots, c'est tuer c'est faire mourir à la fois père, mère, Tybalt, Roméo et Juliette ! Roméo est banni ! Il n'y a pas de cri pour rendre cette douleur là.

La Nourrice. – Courez à votre chambre ; je vais trouver Roméo pour qu'il vous console... Je sais bien où il est...Entendez vous, votre Roméo sera ici cette nuit ; je vais à lui ; il est caché dans la cellule de Laurence.

CHANSON GOT A FRIEND IN ME

III,3 La cellule de frère Laurence

Roméo. – Quoi de nouveau, mon père ? Quel est l'arrêt du Prince ?

Laurence. – Tu es désormais banni de Vérone.

Roméo. - Cet exil-là, c'est la mort.

Laurence. – C'est une grâce, et tu ne le vois pas.

Roméo. – C'est une torture, et non une grâce ! Le ciel est là où vit Juliette. Banni !... banni ! Ce mot-là, mon père, les damnés de l'enfer l'emploient et le prononcent dans des hurlements !

Laurence. – Fou d'amour, Laisse-moi discuter avec toi sur ta situation.

Roméo. – Tu ne peux pas parler de ce que tu ne sens pas.. (Il s'affaisse à terre. On frappe à la porte.)

Laurence. – Lève-toi, on frappe... Roméo, cache-toi.

La Nourrice, du dehors. – Laissez-moi entrer. Je viens de la part de madame Juliette.

Laurence, ouvrant. – Soyez la bienvenue, alors.

La Nourrice. – dites-moi, saint moine, où est le seigneur de madame, où est Roméo ?

Laurence. – Là, par terre, ivre de ses propres larmes.

La Nourrice. – Oh ! dans le même état que ma maîtresse. C'est ainsi qu'elle est affaissée, sanglotant

et pleurant, pleurant et sanglotant !... (Se penchant sur Roméo.) Debout, debout. Levez-vous, si vous êtes un homme. Au nom de Juliette, levez-vous !

Roméo, se redressant comme en sursaut. – La nourrice ! Tu as parlé de Juliette. comment est-elle ? Que dit-elle ?

La Nourrice. – Oh ! elle ne dit rien, monsieur ; mais elle pleure, et alors elle se jette sur son lit, et puis elle se redresse, et appelle Tybalt ; et puis elle crie : Roméo ! et puis elle retombe.

Laurence.- Allons, relève-toi, l'homme ! Elle vit, ta Juliette, n'es-tu pas heureux ? Allons, rends-toi près de ta bienaimée, comme il a été convenu : monte dans sa chambre et va la consoler ; mais surtout quitte-la avant la fin de la nuit. Va en avant, nourrice, Roméo te suit.

La Nourrice. – Vrai Dieu ! je pourrais rester ici toute la nuit à écouter vos bons conseils. (À Roméo.) Mon seigneur, je vais annoncer à madame que vous allez venir. (La nourrice sort.)

Roméo – Comme ceci ranime mon courage !

Laurence. – Partez. Bonne nuit. Mais quittez Vérone avant la fin de la nuit et restez à Mantoue. Je vous enverrai votre valet quand le moment sera venu... adieu.

Roméo. – Si une joie au-dessus de toute joie ne m'appelait ailleurs, j'aurais un vif chagrin à me séparer de toi si vite. Adieu.

III,4 Dans la maison de Capulet

Capulet. – Les choses ont tourné si malheureusement, messire, que nous n'avons pas eu le temps de disposer notre fille

Pâris. – Quand la mort parle, ce n'est pas pour l'amour le moment de parler. Madame, bonne nuit : présentez mes hommages à votre fille.

Lady Capulet. – Oui, messire, et demain de bonne heure je connaîtrai sa pensée. Ce soir elle est cloîtrée dans sa douleur.

Capulet. – Sire Pâris, je puis hardiment vous offrir l'amour de ma fille. Femme, dites à Juliette que jeudi elle sera mariée à ce noble comte.

Pâris. – Monseigneur, je voudrais que jeudi soit demain.

Capulet. – Bon ; vous pouvez partir... (à lady) Allez voir Juliette et préparez-la pour la noce.

III, 5

Chanson que serais-je sans toi + projection du mini film

Entre la nourrice.

La Nourrice. – Madame !

Juliette. – Nourrice !

La Nourrice. – Madame votre mère va venir dans votre chambre. Le jour paraît ; soyez prudente, faites attention. (La nourrice sort.)

Roméo. – Adieu, adieu ! un baiser, et je descends. (Ils s'embrassent. Roméo part.)

Lady Capulet, – Holà ! ma fille ! êtes-vous levée ? Eh bien, comment êtes-vous, Juliette ?

Juliette. – Je ne suis pas bien, madame.

Lady Capulet. – Toujours à pleurer la mort de votre cousin ?... Prétends-tu donc le laver de la poussière funèbre avec tes larmes ? Cesse donc : un chagrin raisonnable prouve l'affection ; mais un chagrin excessif prouve toujours un manque de sagesse.

Juliette. – Laissez-moi pleurer encore une perte aussi sensible.

Lady Capulet. – Va, ma fille, ce qui te fait pleurer, c'est moins de le savoir mort que de savoir vivant l'infâme qui l'a tué.

Juliette. – Quel infâme, madame ?

Lady Capulet. – Eh bien ! cet infâme Roméo ! Nous obtiendrons vengeance, sois-en sure. Ainsi ne pleure plus. Maintenant, fille, j'ai à te dire de joyeuses nouvelles. Mon enfant, jeudi prochain, le comte Pâris, te mènera à l'église et aura le bonheur de faire de toi sa joyeuse épouse.

Juliette. – Ordonner ma noce, avant que celui qui doit être mon mari m'ait fait sa cour ! Je vous en prie, madame, dites à mon seigneur et père que je ne veux pas me marier encore. Si jamais je me

marie, je le jure, ce sera plutôt à ce Roméo que vous savez haï de moi, qu'au comte Pâris.

Lady Capulet. – Voici votre père qui vient ; faites-lui vous même votre réponse, et nous verrons comment il la prendra.

Entrent Capulet et la nourrice.

Capulet, regardant Juliette qui sanglote. – Quoi, toujours des larmes ! Eh bien, femme, lui avez-vous signifié notre décision ?

Lady Capulet. – Oui, mais elle refuse

Capulet, - Mignonne donzelle, dispensez-moi de vos remerciements et de vos fiertés, et préparez vos fines jambes pour vous rendre jeudi prochain à l'église Saint Pierre en compagnie de Pâris ; ou je t'y traînerai sur la claie, moi ! Ah ! bagasse !

Juliette, s'agenouillant. – Cher père, je vous en supplie à genoux, ayez la patience de m'écouter !

Capulet. – Au diable, misérable révoltée ! Tu m'entends, rends-toi à l'église jeudi, ou évite de me rencontrer jamais face à face.

Lady Capulet. – Vous êtes trop brusque.

Capulet. - Jeudi approche ; mettez la main sur votre cœur, et réfléchissez. Si vous êtes ma fille, je vous donnerai à mon ami ; si tu ne l'es plus, va au diable, mendie, meurs de faim dans les rues.

Compte là-dessus, réfléchis, je tiendrai parole. (Il sort.)

Juliette. – Ô ma mère bien-aimée, ne me rejetez pas, ajournez ce mariage d'un mois, d'une semaine ! Sinon, dressez le lit nuptial dans le sombre monument où Tybalt repose !

Lady Capulet. – Ne me parle plus, car je n'ai rien à te dire ; fais ce que tu voudras.

La Nourrice. – Ma foi, écoutez : Roméo est banni ; il n'osera jamais venir vous réclamer ; s'il le fait, il faudra que ce soit à la dérobée. Donc, puisque tel est le cas, mon avis, c'est que vous épousiez le comte. Maudit soit mon cœur si je ne vous trouve pas bien heureuse de ce second mariage !

Juliette. – Oh ! tu m'as merveilleusement consolée. Va dire à madame qu'ayant déplu à mon père, je suis allée à la cellule de Laurence, pour me confesser et recevoir l'absolution.

La Nourrice. – Oui, certes, j'y vais. Vous faites sagement. (Elle sort.)

IV,1 **Laurence.** – Ah ! Juliette, je connais déjà ton chagrin. Je sais que jeudi prochain, sans délai possible, tu dois être mariée au comte.

Juliette. – Ne me dis pas que tu sais cela sans me dire aussi comment l'empêcher.

Laurence. – (*il réfléchit*) Écoute : rentre à la maison, aie l'air gai et dis que tu consens à épouser Pâris. Demain soir, une fois au lit, prends cette fiole et avale la liqueur qui y est distillée. Aussitôt dans toutes tes veines se répandra une froide et léthargique humeur. Dans cet état apparent de cadavre tu resteras quarante-deux heures, et alors tu t'éveilleras comme d'un doux sommeil. Le matin, on te trouvera morte dans ton lit. Alors, selon l'usage, tu seras transportée au caveau de la famille Capulets. Cependant, avant que tu sois éveillée, Roméo, instruit de notre plan par mes lettres, arrivera ; et cette nuit-là même Roméo t'emmènera avec lui à Mantoue.

IV,5 *La chambre à coucher de Juliette. Entre la nourrice.*

La Nourrice, appelant. – Madame ! allons, madame !... Juliette !... Elle dort profondément, je le garantis... Eh bien, agneau ! Fi, paresseuse !... Allons, la mariée ! Quoi, pas un mot ! Il faut que je la réveille... Madame ! madame ! madame ! au secours ! au secours ! ma maîtresse est morte. Ô malheur !... Monseigneur ! Madame ! Au secours !

Lady Capulet. – Quel est ce bruit ?

La Nourrice. – Ô jour lamentable !

Lady Capulet. – Qu'y a-t-il ?

La Nourrice, – Regardez, regardez ! ô jour désolant !

Lady Capulet. Mon enfant, ma vie ! Renais, rouvre les yeux, ou je vais mourir avec toi ! Au secours ! au secours ! appelez au secours !

Entre Capulet

Capulet. – Par pudeur, amenez Juliette, son mari est arrivé.

La Nourrice. – Elle est morte

Lady Capulet. – Mon Dieu ! elle est morte !

Entrent frère Laurence et Pâris

Laurence. – Allons, la fiancée est-elle prête à aller à l'église ?

Capulet. – Prête à y aller, mais pour n'en pas revenir

Pâris– N'ai-je si longtemps désiré voir cette aurore, que pour qu'elle me donnât un pareil spectacle !

Capulet. – (musique sur cette réplique) Tous nos préparatifs de fête se changent en appareil funèbre : Notre bouquet nuptial sert pour une morte. **NOIR**

V,1 Nico et Vincent face à face en silence. Vincent ne sait pas quoi faire. Nico souffle le début du texte de roméo : « des nouvelles de vérone »

Roméo : attends, tu es qui là ? Mercutio ? Le prince ? Un valet ?

Nico. Mais non suis un peu, je suis balthazar, je t'apporte « des nouvelles de vérone »

Roméo : Aaah... Des nouvelles de Vérone !... Eh bien, Balthazar, est-ce que tu m'apportes une lettre du moine ? Comment va ma Juliette ?

Balthazar. – Son corps repose dans le tombeau des Capulets, et son âme immortelle vit avec les anges. Oh ! pardonnez-moi de vous apporter ces tristes nouvelles : je remplis l'office dont vous m'aviez chargé, monsieur.

Roméo. – Est-ce ainsi ? Je pars d'ici ce soir. Est-ce que tu n'as pas de lettre du moine pour moi ?

Balthazar. – Non, mon bon seigneur.

Roméo. – N'importe : va-t'en, je te rejoins sur-le-champ. (Sort Balthazar) Oui, Juliette, je dormirai près de toi cette nuit... Holà ! l'apothicaire !

L'apothicaire. (Nico qui arrive en scène en enfilant un vieux manteau) – Qui donc appelle si fort ?

Vincent : encore toi !! mais tu comptes faire toute la pièce à toi seul ?

Nico (il répète) qui donc appelle si fort ?

Roméo. – (il soupire puis joue) Tiens, voici quarante ducats ; donne-moi une dose de poison ; mais un qui, à peine dispersé dans les veines fasse tomber mort.

L'apothicaire. – J'ai de ces poisons meurtriers. Mais la loi de Mantoue, c'est la mort pour qui les débite.

Roméo. – regarde toi ! cesse d'être pauvre et prend ceci.

V,2 (Nico commence à faire le rôle de Jean mais se fait assommer par quelqu'un qui veut le faire taire, et reprend le rôle)

Jean. – Saint franciscain ! mon frère, holà !

Laurence. – Ce doit être la voix de frère Jean. De Mantoue. Sois le bienvenu. Mais que fais-tu là ? Qui donc a porté ma lettre à Roméo ?

Jean. – La voici. Je n'ai pas pu t'envoyer, ni me procurer un messenger pour te la rapporter tant la contagion dans la ville voisine effrayait tout le monde. Je n'ai pas pu passer jusqu'à Mantoue.

Laurence. – Malheureux événement ! dans trois heures la belle Juliette s'éveillera. Et Roméo n'a pas été prévenu de ce qui est arrivé. oh mon frère, hâtons-nous !

V,3 **Roméo.**– (Contemplant le corps de Juliette.) Mon amour ! ma femme ! chère Juliette, pourquoi es-tu si belle encore ? Un dernier regard ! une dernière étreinte ! (Il boit le poison.) Je meurs ainsi... sur un baiser !

DANSE MORT DE JULIETTE.

fermeture Rideau interrompue par arrivée de nourrice

impro entre shakespeare et les personnages pour changer la fin

DANSE ET CHANT FRENCH CANCAN